

François Labande

La Saga des Écrins



Guérin
éditions Paulsen

Première édition : © Éditions Guérin, 2014

© Éditions Paulsen, 2021

Guérin, Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

François Labande

La Saga des Écrins



Guérin
éditions Paulsen

*À mes parents,
qui ont su m'insuffler la passion pour les montagnes,
la vallée de la Guisane, et le massif des Écrins.*

« La lune nous accueillit quand nous atteignîmes l'arête.
Nous remontâmes solennellement l'arête immaculée,
un pied dans l'ombre, un pied dans la clarté.
Nous arrivâmes au sommet.
Le gigantesque porte-à-faux du Doigt de Dieu se dressait
contre le couchant où s'attardait encore une bande écarlate.
Il semblait désigner dans le firmament
une planète merveilleuse : Vénus peut-être. »

*Pierre Dalloz,
première hivernale de la Meije orientale, 1927*

PRÉFACE

par *Lionel Daudet*

Vu d'en bas avec ses pics acérés aux cimes perdues, le massif des Écrins semblerait un îlot de liberté émergeant d'un océan douloureusement légiféré, embrassant un espace d'autant plus précieux qu'il est devenu rare au milieu de nos contrées urbanisées. Il est curieusement resté intact, authentique, sauvage dit-on même, comme figé par les glaces. Comme à l'époque des premiers ascensionnistes, le regard peut tutoyer l'horizon sans qu'un pylône anachronique et malséant, ou une indécente sarabande d'hélicoptères ne viennent troubler une séculaire sérénité. Là-haut peut encore s'exercer la liberté d'être, un face-à-face(s) sans fard entre soi et les montagnes.

Le massif des Écrins est scellé d'un temps à double tranchant : le premier, celui des pierres muettes, s'emploie à préserver le caractère originel de ces montagnes à l'accent méridional. Ni le macadam ni le béton ne sont parvenus à occulter les battements de ce cœur de pierres. Il palpite depuis les lointains âges géologiques, égrène les notes d'un temps indifférent aux séductions modernes. Ici, et c'est rassurant, chacun peut, à l'exception de quelques pôles surfréquentés, enfile le costume du pionnier, risquer ses pensées et ses pas sur des chemins que l'on croirait inédits.

Et puis l'autre tranchant, celui du temps des hommes, plus exactement celui de ces drôles : les alpinistes. Eux se sont acharnés

non pas à domestiquer ces hauts lieux, mais à simplement passer, dans une pérégrination à la fois verticale et circulaire.

Ces furtives escapades constituent le théâtre d'un curieux orchestre, où depuis plus d'un siècle et demi, chaque génération d'alpinistes y joue son plus bel instrument. Mais ne cherchez ni les trompettes ni la grosse caisse, il ne s'agit pas d'une bruyante fanfare. Ici, les montagnes de l'ombre ont déteint sur leurs interprètes, et la discrétion est de mise. Il faudra bien tendre l'oreille pour recevoir les échos d'un Gaspard-pianiste, d'un Dibona-saxophoniste, d'un Gurékian-violoncelliste et de tous les autres instrumentistes. À plus de 4000 mètres, la Barre des Écrins continue de brandir son invisible baguette, tentant de discipliner la cohorte désordonnée de tous ces forts caractères...

Sur le fil des arêtes déchiquetées, le long des faces vertigineuses, au gré des quatre saisons et des années, est née une musique que François Labande s'est employé à déchiffrer. Il livre ainsi une belle partition, qu'il importe désormais de lire. À nous de nous laisser bercer et entraîner dans cette longue farandole d'hommes libres, motivés par des actes le plus souvent inutiles et gratuits, mais tellement essentiels.

En avant la musique!

Lionel Daudet



Jean-Michel Cambon.

164 Première du grand pilier nord-ouest du Dôme de Neige des Écrins, été 1977.



I

LES PRÉCURSEURS

La conquête du Pelvoux et des Écrins

« Shakespeare aurait pu, à côté du roi Lear,
montrer Durand sur les sommets des Alpes,
sentant la raison lui échapper. »

Franz Schrader

Cloué sur son lit de fer, Adrien Durand attendra pour boire dans la petite timbale d'étain qui est posée sur une table de chevet. La religieuse ne répond pas à son appel. Il trompera la soif et la douleur, comme chaque jour, en s'abandonnant aux visions qui le tiennent encore en vie. Le crissement métallique de la neige sous ses pieds, la gifle d'un vent glacial qui raidit ses doigts quand il procède à l'installation et aux réglages minutieux du théodolite, les beautés enneigées de sommets qu'aucun regard d'homme n'a effleurés avant lui. Il ne le savait pas, ces moments-là étaient le bonheur. Adrien Durand est un héros, un explorateur de montagnes, un alpiniste avant la lettre. Mais à quoi bon le crier ? En ce jour de 1835, il est paralysé, oublié dans un asile d'aliénés où il va mourir à 45 ans, de fatigue et de désespoir. Comment a-t-il pu en arriver là ? Et qui est-il, ce Durand, que le célèbre géographe, Franz Schrader, ose installer aux côtés du roi Lear ?

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, nul n'avait jugé utile d'aller braver les montagnes. Pas même les officiers géodésiens, ces topographes

chargés par le roi de France d'établir une nouvelle carte du pays pour faciliter les mouvements des troupes royales. Un pionnier va ouvrir une première brèche : l'adjudant général Junker, qui, de 1786 à 1791, va diriger des campagnes épuisantes, mais fructueuses, pour établir une nouvelle carte des Pyrénées occidentales. Ses travaux, interrompus par les soubresauts de la Révolution et par les guerres impériales, ne seront reconnus qu'un siècle plus tard, et Junker, avant d'être réhabilité comme un « pyrénéiste essentiel », mourra le 12 nivôse an XII, ruiné, dans l'indifférence générale. Déjà !

Dans les années 1802-1822 apparaît une génération d'intrépides ingénieurs géographes issus de la fameuse École polytechnique créée sous le Directoire et militarisée par Napoléon. Ces officiers, brillants hommes d'action qui se sont distingués dans les batailles, sont aussi des scientifiques, des intellectuels au fort pouvoir d'initiative. À partir de 1823, ils vont être utilisés par leur hiérarchie pour dresser les nouvelles cartes des Pyrénées et du sud-est de la France. Corvéables à merci et possédant un sens de l'honneur et du devoir parfois poussé jusqu'à la caricature, ils vont se tuer à la tâche. Adrien Durand est parmi les plus anciens d'entre eux et, sans doute, le plus courageux.

Durand est né en 1789 dans les Causses, à Séverac-le-Château. De caractère aimable, mais au franc-parler parfois dérangeant, il est surnommé Caton le Censeur par ses proches. En bon militaire, il est discipliné, mais conscient de la justesse de ses initiatives, souvent originales et parfois mal comprises de ses supérieurs. En conflit avec sa hiérarchie, il court de déception en frustration. Travailleur infatigable, il supporte mal que ses adjoints ne suivent pas son rythme, il compense leurs défaillances par un surcroît d'activité. On conçoit qu'un tel homme soit capable, pour accomplir la tâche qui lui a été confiée, de gravir les plus hautes montagnes, à défaut de les renverser.

En 1823, il se voit confier la mission d'établir la triangulation de tout le quart sud-est de la France, entre la vallée du Rhône, la Méditerranée, et la frontière du royaume sarde auquel appartient encore la chaîne du Mont-Blanc. On sait alors que le point culminant du territoire français se trouve dans le Haut-Dauphiné, qu'il se nomme « Grand Pelvoux » et qu'il mesure approximativement 4 300 mètres. Durand est chargé de construire des signaux géodésiques – parfois de simples colonnes de pierre maintenues par un bâti de bois et solidement haubanées – sur un grand nombre de sommets visibles de loin, puis de procéder à des travaux minutieux de visées destinés à connaître avec précision la localisation et l'altitude de ces sommets. Et, comme il ne doute de rien, il a mis le Grand Pelvoux à son programme.

Les travaux de triangulation nécessaires à l'établissement des cartes se déroulent en trois temps sur le terrain, avant de passer à l'étape des calculs dans les bureaux du ministère de la Guerre. D'abord effectuer une reconnaissance pour confirmer le choix du sommet qui doit être parfaitement visible depuis les autres points... et dont le sol permette la construction du signal. Ensuite, il faut y remonter avec une équipe d'ouvriers pour bâtir le signal, et enfin séjourner là-haut plusieurs journées consécutives consacrées aux mesures et aux visées. Le matériel est lourd, car au Pelvoux le signal doit résister aux fortes intempéries dues à l'altitude ; il peut aussi être fragile, comme l'atteste la perte d'un théodolite, et les signaux peuvent être sabotés par des bergers ou par les frontaliers, ce qui se produisit au Chaberton, l'imposante cime qui domine le Montgenèvre.

C'est ainsi que, le 30 juillet 1828, date à laquelle aucune des hautes montagnes du royaume n'a encore été gravie, Adrien Durand va réaliser la première ascension du Pelvoux, sans doute la plus haute de toutes. Pour lui, cela ne représente qu'une simple reconnaissance de terrain ! Durand est déjà venu en Vallouise,

l'axe de pénétration du massif qu'il compte explorer, pour y recruter deux chasseurs de chamois dont l'histoire a conservé les noms, Jacques-Étienne Mathéoud et Alexis Liotard. On ne connaît guère les rôles exacts de ces hommes, mais on peut supposer qu'ils conduisirent l'officier jusqu'à la limite du glacier du Clot de l'Homme, et qu'ensuite tout le monde se partagea le travail de recherche de l'itinéraire après avoir taillé des marches pour l'indispensable traversée de la langue inférieure du glacier.

Ainsi ces messieurs, partis d'un bivouac dans le vallon de Celse Nière et au terme d'une longue ascension dans des pentes de neige et des rochers raides où il fallait sans cesse trouver le bon passage, atteignent le plateau sommital du Pelvoux. Ils y découvrent deux pointes, l'une dépassant l'autre d'une dizaine de mètres. Durand décide que le signal sera construit sur la plus basse, parce que l'autre est couverte de neige. S'il en a décidé ainsi, c'est qu'il est allé vérifier sur place, selon toute vraisemblance. L'hypothèse qu'il ait gravi la pointe la plus haute du Pelvoux ne peut pas être écartée. Whymper, trente-trois ans plus tard, entretiendra le doute, se réservant le mérite d'une première ascension. Nous y reviendrons.

Par ailleurs, l'homme ne reste pas inactif. Il remonte au sommet quelques jours plus tard, toujours avec ses chasseurs de chamois, mais accompagné d'autres officiers topographes et d'une dizaine de porteurs, pour construire le fameux signal. Et, après une interruption de deux années due à d'autres travaux, il revient, du 6 au 9 août 1830, pour procéder aux visées nécessaires et consigner les mesures sur ses précieux carnets, accompagné de Liotard et d'un certain Barnéoud que l'on retrouvera plus tard. L'équipe fait donc trois bivouacs au sommet, sommairement abritée sous une tente qui ne résistera pas à la tempête de neige survenue le dernier soir, après une heureuse période de beau temps. La résistance et la force de caractère dont firent preuve

ces hommes, mal équipés pour affronter les conditions de survie à près de 4 000 mètres, forcent l'admiration.

Les hautes autorités militaires eurent-elles conscience de l'énormité du travail accompli, pour ne pas dire de l'exploit alpin ? Tout juste acceptèrent-elles de concéder à Durand une quinzaine de jours de congé. L'officier, lui, aurait bien apprécié une reconnaissance plus directe, une promotion par exemple, ou, à défaut, l'attribution de la Légion d'honneur. Mais rien ne vint. Et l'accumulation des fatigues physiques, dont ses supérieurs refusaient de voir les effets dévastateurs, se transforma peu à peu en souffrance morale et en dépression nerveuse. Cinq ans à peine après son ultime ascension du Pelvoux, le capitaine Durand décède à l'hôpital psychiatrique de Charenton.

Entre-temps, ses travaux et ses calculs achevés, il avait pu livrer les altitudes des principaux sommets du Haut-Dauphiné, les plus élevés du territoire français : 3 937,59 au « Grand-Pelvoux-Signal », 3 984,6 à la « Meidge », et 4 105,1 à la « pointe des Arsines dite des Écrins ». Il existe donc un sommet plus haut que le Pelvoux, et à peu de distance de celui-ci... Voilà quelque chose de nouveau dont les alpinistes de la génération suivante devront tenir compte. Durand le savait bien, mais il avait écarté la pointe des Arsines de la liste des sommets à visiter, craignant de ne pouvoir y établir de signal, et bien conscient de l'impossibilité d'utiliser cette pointe pour des visées.

La postérité ne gardera de lui que ces chiffres. Le bilan de cette vie trop brève nous a été livré par son brillant historiographe, Henri Beraldi : « Né aux gorges du Tarn, il avait voulu y revenir ; puis, saisi par la montagne, il s'était épris définitivement, à sa manière : sept campagnes – mises à la suite, quatre ans pleins –, cinquante sommets tous gravés deux fois, même trois (le Pelvoux), et non seulement gravés, mais habités ; deux cents nuits à côté des signaux, la fatigue jusqu'à la mort. Son but ? D'un seul acte

longuement et passionnément poursuivi, jeter comme un colossal épervier l'invisible réseau de ses triangles, et y prendre les Alpes... »

Vingt ans après la première ascension du Pelvoux, voici qu'un voyageur revient en Vallouise. Il s'appelle Victor Puiseux et enseigne les mathématiques à la faculté des sciences de Besançon. C'est un véritable alpiniste, qui, l'année précédente, a manqué de peu de réaliser la première ascension de la pointe Dufour, point culminant du mont Rose : ses guides valaisans ayant refusé de s'engager dans les derniers cent cinquante mètres, il n'avait pas osé poursuivre seul malgré sa conviction de pouvoir atteindre la cime. Cette fois, en progressant sur les pentes du Pelvoux, il est bien décidé à ne pas reculer.

À la vérité, Puiseux était arrivé en Vallouise pour goûter aux plaisirs simples de la botanique. Il avait tout de même traversé le col du Clot des Cavales en partant de La Bérarde, ce qui n'était pas une simple promenade. À la vue du Grand Pelvoux, dont la masse impressionnante l'a carrément envoûté, il se renseigne sur son histoire et apprend les faits d'armes du capitaine Durand. L'un des guides de 1830, Pierre-Antoine Barnéoud, est encore disponible pour accompagner Puiseux au sommet. Malgré tout, les 64 ans de Barnéoud lui pèsent et l'alpiniste-botaniste décide de continuer tout seul après avoir gravi les Rochers Rouges qui donnent accès aux ultimes pentes. Victor Puiseux termine l'ascension en solitaire et sans le secours de son guide.

La relation qu'il fit de son ascension ne permet pas de douter qu'il ait bien foulé le point culminant auquel la postérité donnera son nom. Mais il précise surtout qu'il a trouvé en bon état le signal des géodésiens, et que, de l'autre côté d'un profond précipice, il a pu distinguer un sommet plus élevé que le Pelvoux,

ce qu'il ignorait auparavant, à l'instar des quelques rares voyageurs passant par la Vallouise en ce milieu du XIX^e siècle.

Ces visiteurs, britanniques pour l'essentiel, semblent préférer la Vallouise au reste du massif. Protestants, ils sont sans doute sensibles au sort des Vaudois qui, pourchassés par l'Église catholique, se sont réfugiés dans cette vallée tolérante. La Vallouise offre aussi, à cette époque, des conditions d'hébergement moins rudimentaires que l'Oisans proprement dit, atout non négligeable aux yeux de ces membres de la haute société.

Ce sont donc des Anglais qui, après 1860, vont chercher un chemin d'accès à cette pointe des Arsines, *alias* la Barre des Écrins. Sur l'origine du nom couramment utilisé dès les premiers parcours, on se perd en conjectures. Les *escreins* étaient des coffres en bois destinés à recueillir d'éventuelles paillettes d'or dans les torrents, et que l'on plaçait dans des cascades appelées des « barres ». Il est possible qu'un paysan, interrogé par un touriste lui montrant le sommet dominant le torrent de Saint-Pierre, croyant que le quidam lui désignait ces cascades, ait répondu : « *C'est la barre des escreins* », mais la légende est peut-être trop belle pour être vraie.

Toujours est-il que, dans la foulée de ses compatriotes, Edward Whymper, qui n'est pas encore le vainqueur du Cervin, mais un tout jeune dessinateur envoyé en mission par le magazine de l'Alpine Club, *Peaks, Passes, and Glaciers*, arrive en Vallouise en 1861. Son but est tout simple : faire ce qu'il pense être la vraie première du Grand Pelvoux, dépassant la pyramide du capitaine Durand pour atteindre dans la foulée la cime de la pointe des Arsines, qu'il confond avec le dôme neigeux que l'ingénieur n'aurait pas atteint. Il semblerait d'autre part que Whymper, induit en erreur par les habitants de Vallouise, ait compté pour nulle une prétendue ascension effectuée par Puiseux, motivé par

l'obsession de réaliser la première du Pelvoux. L'année précédente, trois de ses compatriotes avaient tenté le sommet, encadrés par le Chamoniard Michel Croz et deux natifs de Vallouise, les frères Sémiond, mais ils n'avaient pu dépasser le front du glacier du Clot de l'Homme et le mystère du point culminant demeurait entier.

Un premier essai du petit groupe constitué autour de l'Anglais lui permet de monter assez haut sur les contreforts des Rochers Rouges suivis par Durand, mais les hésitations du vieux Sémiond chargé de les aiguiller provoquent une belle colère de Whymper, qui donne l'ordre de la retraite. Il remonte quelques jours plus tard, toujours flanqué de Sémiond, arrive à la pyramide Durand et poursuit jusqu'au dôme neigeux tout proche qu'il prend pour la pointe des Arsines, et dont il prétend toujours faire la première ascension. Ceci pour découvrir avec étonnement « un pic inconnu [qui] semblait encore plus élevé », et séparé du Pelvoux par « un abîme effroyable » : c'était la Barre des Écrins, et Whymper n'était que le troisième ascensionniste du Pelvoux ! Il allait revenir trois ans plus tard sur les lieux, mais entre-temps d'autres que lui allaient s'attaquer au plus haut sommet du massif.

C'est d'abord Francis Fox Tuckett qui, en 1862, après avoir réussi une ascension du Pelvoux par un nouvel itinéraire plus direct que celui des pionniers, cherche une voie d'accès aux Écrins par le glacier Blanc, guidé par Michel Croz et le Valaisan Peter Perren. Par deux fois, il va renoncer à s'attaquer aux pentes de la face nord de la Barre, mais la cordée va tout de même réussir la première traversée du col des Écrins, permettant le passage sur La Bérarde. La même année, Michel Croz revient avec son frère et deux clients anglais, Bonney et Mathews, et cette fois-ci le groupe parvient à la rimaye supérieure, qu'il longe sur la droite jusqu'à l'aplomb de la brèche séparant le Dôme de Neige de la Barre. L'aspect de la rimaye rebute les touristes, mais pas Michel Croz qui se décorde et monte jusqu'à la brèche. On ne sait trop

pourquoi cette brèche porte aujourd'hui le nom de Charles Lory, géologue dauphinois réputé, mais étranger à l'exploration des Écrins, et non celui de Michel Croz.

Le guide chamoniard a d'autres projets que de laisser son nom à une petite brèche. Il est engagé deux ans plus tard par Edward Whymper pour de vraies premières, dont celle de la Barre. Se joignent à eux deux des meilleurs alpinistes anglais, Horace Walker et Adolphus Moore, et leur guide Christian Almer de Grindelwald. On a là sans aucun doute la plus forte équipe de l'époque, en tout cas les deux meilleurs professionnels, qui se complètent parfaitement. Comme le dit Whymper lui-même, « réunir Croz et Almer était un vrai coup de maître ». En guise de mise en jambes, la caravane part à pied depuis la Maurienne, traverse la chaîne des Arves, enchaîne par les Enfetchores et la brèche de la Meije dont c'est le premier parcours dans l'histoire. Le 23 juin 1864, elle arrive à La Bérarde, qui ne laissera pas que de bons souvenirs à Whymper.

Il faut dire que Whymper n'a pas toujours fait bon ménage avec les populations locales, qu'il a tendance à mépriser. Alors, quand un homme du pays lui joue des tours, son agacement monte d'un cran. C'est ainsi que, dans le Vénéon, il se trouve délesté d'un lot de cigares que devait convoier Alexandre Pic le bien nommé.

– Dites-moi donc, je ne trouve pas les cigares, où sont-ils ?

– Je suis confus. Sur la route de Venosc, j'ai été attaqué par des brigands. Ils ont fouillé mes bagages, et ils ont emporté les cigares.

– Monsieur Pic, vous me prenez pour un imbécile ?

Par la suite, lors d'un bivouac dans le vallon de Bonne Pierre à la veille de l'ascension, Whymper constate le curieux phénomène d'évaporation du « mauvais vin de Rodier » monté dans une outre, que les porteurs expliquent par la sécheresse de l'air particulière au Dauphiné : « Je finis par découvrir que, lorsque

je me servais de l'outre de vin en guise d'oreiller, aucune évaporation n'avait lieu. »

S'il n'a pas laissé de souvenirs impérissables aux habitants de la Vallouise et de l'Oisans, Whymper a su rapporter de ces lieux des dessins magnifiques et de belles pages d'écriture. Son récit de la première de la Barre des Écrins est aussi captivant que celui de ses démêlés avec le Cervin.

Après le bivouac en haut du vallon de Bonne Pierre, les cinq hommes franchissent le col des Écrins et remontent sans difficulté les pentes glaciaires jusqu'à la rimaye terminale au pied de la Barre. Elle est énorme et ne se laisse franchir qu'à son extrémité gauche, à l'opposé du point que Croz avait atteint deux ans auparavant. La voie leur était ainsi imposée. Après avoir tenté de monter le long de l'arête bordant à gauche la facette terminale « polie comme du verre », ils décident de suivre la lèvre supérieure de la rimaye jusqu'à trouver une ligne favorable à la progression. Faute de mieux, ils s'attaquent ainsi à une sorte de couloir de glace, dans lequel Michel Croz commence un long travail de taille de marches. Derrière, les Anglais s'impatientent et proposent de retourner à l'arête, ce qui met le guide dans une colère noire. On poursuit donc, et Croz est relayé par Christian Almer jusqu'à rejoindre l'arête non loin du sommet. Il ne reste qu'à parcourir cette courte portion d'arête, et, à l'approche du but, les membres de la caravane proposent à Croz de fouler le premier le sommet, « mais Croz déclina cet honneur et [ils s'avancèrent] tous ensemble vers le sommet ». Une belle préfiguration de ce que devait être l'attitude d'Hillary et Tenzing à l'Everest près d'un siècle plus tard.

Cependant l'heure tourne et personne ne souhaite retourner par le couloir utilisé à la montée. Seule solution : l'arête opposée, en direction de la brèche qu'avait jadis atteinte Michel Croz. Cette arête impressionne fortement Whymper, ce que l'on a du

mal à imaginer aujourd'hui, sachant qu'elle est devenue la voie normale d'ascension parcourue par des cohortes d'alpinistes. Toujours est-il que la caravane progresse lentement, et revient sous la rimaye à presque 17 heures : « Nous avons donc mis plus de huit heures et demie à faire l'ascension du pic supérieur, qui n'a que cent soixante mètres de hauteur », constate amèrement Whymper. La folle journée se termine par un bivouac au-dessus d'Ailefroide sur des lits de rhododendrons, au cours duquel Whymper et Croz tuent le temps à se raconter « des histoires merveilleuses, incroyables ».

Pourquoi donc Edward Whymper conservera-t-il toute sa vie le souvenir d'une ascension particulièrement difficile aux Écrins, plus dure que l'aiguille Verte et presque autant que le Cervin ? Sans doute les conditions rencontrées ce jour-là, une glace très dure et une rimaye béante, ont-elles perturbé son jugement d'habitude si sûr. En tout cas, la relation qu'il fit de cette première n'a pas dû encourager les postulants. Trois années passent avant que les traces de Croz et Almer soient reprises, par un patriote grenoblois, Henry Vincent, conduit par deux guides chamoniards, reprenant exactement l'itinéraire de Whymper. Trois nouvelles années d'attente, et un jeune homme de 20 ans, sous la direction de Christian Almer, atteint lui aussi le sommet, en montant par une voie plus directe au final. Un jeune homme dont on reparlera abondamment dans les chaumières du massif et dans les revues spécialisées, il se nomme Coolidge.



François Labande.

En haut : le versant nord de la Barre des Écrins, vu de la Roche Faurio. Ci-contre : rencontre dans les ruelles de Saint-Christophe-en-Oisans, entre le guide Pierre Gaspard, debout au centre, et Emmanuel Boileau de Castelnau, debout à droite.



Collection Raymond Joffre.



Archives départementales des Hautes-Alpes

De gauche à droite : Paul Guillemain, Pierre Gaspard fils, Pierre Gaspard père, André Salvador de Quatrefages, W.A.B. Coolidge, Christian Almer père, Christian Almer fils, le 15 août 1878.



Archives départementales des Hautes-Alpes

Au sommet de la Meije en août 1878 : Pierre Gaspard père et fils encadrent Paul Guillemain.

POSTFACE

LE PARC NATIONAL DES ÉCRINS

par *Cédric Dentant*

Jusqu'aux années héroïques de l'alpinisme, décrites par François Labande, le massif des Écrins, les Alpes et autres montagnes du monde étaient synonymes d'éternité. Il fallait certes faire attention aux avalanches, aux chutes de pierres, aux labyrinthes des parois, à l'incertitude météorologique, mais les saisons comme les générations s'appuyaient sur leur rassurante et vertigineuse éternité. Le temps ne s'écoulait que pour les êtres vivants, les montagnes – bornes intemporelles – étaient transmises au fil des âges *via* leurs trésors naturels, leurs passages intimes, leurs noms. Même les neiges y étaient « éternelles ».

Le xx^e siècle a vu naître le mot « alpinisme » pour caractériser un mode d'exploration en plein essor : l'ascension aux hautes altitudes et à leur inconnu géographique. Ce même siècle a découvert l'existence de mondes anciens, peuplés de créatures à présent disparues. Georges Cuvier, père de l'anatomie comparée, inventa le terme d'« extinction » pour désigner scientifiquement ce qui semblait avoir été une apocalypse pour ces espèces uniquement connues sous forme fossile. Richard Owen orchestra la première reconstitution grandeur nature des plus spectaculaires d'entre elles : de titanesques lézards, qu'il baptisa du nom

de « dinosaures » (du grec *deinos* « terrifiant » et *sauros* « lézard »). L'extinction brutale et totale de telles espèces, promises par leurs masses gigantesques à toute éternité, bouscula complètement la vision d'immuabilité du monde. La science découvrait que notre planète n'était pas le produit figé d'une création biblique, mais qu'elle avait une histoire.

Les dinosaures ont disparu il y a 65 millions d'années, à une époque où ni les Alpes ni les Himalaya n'existaient encore. L'humanité a ainsi découvert que les espèces et les montagnes naissaient et mouraient aussi. Et plus vertigineux encore : à la fin du dernier millénaire, nous avons réalisé que notre propre espèce pouvait entraîner une nouvelle extinction du vivant, que la Nature et les montagnes étaient bien plus fragiles et vulnérables que celles de nos certitudes.

Nous avons rendu éphémères les neiges éternelles.

Les Écrins sont des montagnes faites des restes de ces mondes anciens – microscopiques coquilles sédimentées, débris de montagnes disparues – et de magmas lentement refroidis dans l'écorce terrestre ou brutalement expulsés en surface. Elles sont aussi faites de nos désirs, de nos peurs, de nos audaces. Tous ces sommets « vierges » des Écrins qu'il a fallu « vaincre », qui ont été « conquis », des hommes et des femmes comme François Labande ont pris le parti qu'il fallait à présent investir leur devenir, se réconcilier avec. Car l'éternité n'est plus de notre monde.

Le parc national des Écrins est ainsi d'abord né de l'entêtement d'alpinistes utopiques, héritiers d'Henry Thoreau et de John Muir. En tant qu'institution, il a eu la vie d'une première audacieuse dans une face difficile : inconnu, incertitude, risque, peur... Il gagne pourtant en vieillissant une surprenante modernité : la nécessité de préserver ce sublime morceau de planète ne fait plus débat. La manière, si. Choisir de vivre au sein de

et avec ces montagnes, d'en exalter la beauté avec poésie autant qu'avec pragmatisme est peut-être la plus belle ambition que nos générations puissent mettre en œuvre.

Formidable facteur d'attraction touristique et économique, le parc est aussi un espace réglementé, où vivent des espèces comme le rare chardon bleu, l'élégant lagopède alpin, mais aussi un prédateur comme le loup ; un espace où stations de ski aménagées et pastoralisme côtoient une nature encore joyeusement sauvage. Comme les montagnes qu'il essaie de protéger, le parc national est aussi fait des émotions de celles et ceux qui le vivent. Il est un acte de la « saga des Écrins » ; un acte aussi fondamental que le symbole et l'ambition qu'il porte : protéger une part de nature.

Alors comment préserver ce qui est devenu instable ? Affronter une ère de changements permanents ? D'ici 2070, la majorité des glaciers des Écrins auront fondu ; il ne neigera plus en dessous de 2 000 mètres d'altitude ; la disparition du ciment des parois, le permafrost, aura effacé nombre de chemins verticaux inventés par nos aînés ; et combien d'espèces nées lors des périodes glaciaires n'auront pas survécu aux températures toujours plus élevées ?

Nietzsche pensait qu'il fallait d'abord détruire pour créer. Mais nous ne sommes pas les créateurs des montagnes et des organismes qui les peuplent. Nous en sommes une partie, à la fois infime et démesurément puissante. L'incroyable ambition d'un parc national comme celui des Écrins est ainsi une négation : ne pas détruire. Laisser cette fascinante Nature faire œuvre de création, fût-elle dans un chaos relatif. Car le vivant a la qualité tenace de l'obstination. La fonte des glaciers transforme nos paysages de montagne et son avenir, mais en laissant apparaître des espaces ensevelis sous des centaines de mètres de glace pendant des centaines de milliers d'années, elle permet à tout un écosystème nouveau d'investir les lieux : de véritables « pluies »

de graines, de pollens, de spores et d'organismes portés par le vent y entament un long processus de colonisation. Les micro-organismes commencent à transformer le sable en sol ; les plantes vont rapidement germer, être pollinisées et à leur tour offrir des conditions favorables à d'autres espèces ; les araignées sont déjà là, en embuscade au creux de rochers polis par les glaciers. C'est ainsi que nos hautes montagnes, à première vue déserts de roches et de glace, « verdissent » : la végétation gagne sur les éboulis, les parois, les moraines et autres marges glaciaires. Et avec elle toute une cohorte d'êtres vivants, aussi discrets que surprenants : escargots minuscules, fourmis, abeilles, champignons, collemboles... Nous ne cessons de découvrir, en étudiant ces habitants des hauteurs, leur infinie diversité. De nouvelles espèces sont ainsi régulièrement décrites pour la science, de la réserve intégrale du Lauvitel aux plus hauts sommets des Écrins. Une biodiversité insoupçonnée et pourtant incroyablement riche.

C'est cet ensemble de phénomènes que la recherche en écologie scientifique redécouvre sans cesse : la présence de vie favorise l'installation de la vie. Maintenir le tissu complexe des milieux naturels et des interactions entre espèces est la seule certitude que nous ayons pour que notre planète reste vivante. Et notre espèce avec.

Celles et ceux qui vivent les Écrins ne sont pas nombreux, mais ils sont nombreux à ne pas attendre une irréversible destruction pour créer. Créer d'autres formes de société, d'action, d'être à la Nature : des circuits courts de production ; des refuges transformés en lieux de vie, d'envie et plus seulement de replis ; l'audace de produits locaux, de qualité et respectueux de l'environnement ; un tourisme non plus vorace d'espaces et d'énergie mais de rencontres et de transformations ; des mobilités douces pleines d'idées ; une connaissance sans cesse renouvelée,

encore et toujours, pour toutes et pour tous. Car il n'y a pas de fatalité à l'effondrement du vivant. Il n'y a de fatalité que dans notre renoncement.

Les Écrins ne sont pas des montagnes idéales, habitées d'individus irréprochables. S'y exercent des luttes d'influence, des projets inconciliables, des visions opposées. Mais ce massif magnifique, encore habité de sauvage, baigné de cultures diverses, ne cesse d'attirer, de respirer, de se réinventer. Et l'alpinisme pourrait en être une des plus marquantes illustrations. Devenu patrimoine immatériel de l'humanité, des litres d'encre ont coulé pour tenter de justifier cette injustifiable activité. Dans nos sociétés sédentaires assoiffées d'aventures, l'alpinisme reste insaisissable : plus qu'un mode de déplacement, d'exploration, c'est un art, une philosophie, un·e amant·e... Parfaitement inutile sous l'angle de la rentabilité et du matérialisme, il est de ces inqualifiables actes qui intensifient l'existence.

L'alpinisme d'hier était une marginalité intrépide. L'alpinisme de demain pourrait être la réinvention du sauvage et du sublime, la (re)découverte que d'autres êtres partagent l'espace de notre planète, même aux altitudes où nous nous pensons seuls, même là où nous ne faisons que péniblement passer.

L'alpinisme d'hier était une récréation. Celui de demain pourrait être une re-création. Celle d'un tout avec le monde sauvage.

Plus que jamais, grimpons !

Cédric Dentant



Pierre Labbe.

Dans la goulotte Boivin au Dôme de Neige des Écrins, à l'époque moderne.

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

François Labande parcourt le massif des Écrins depuis l'enfance. Il en a gravi tous les grands sommets, par des itinéraires difficiles et variés, parfois même en réalisant des premières. Sa connaissance des lieux l'a conduit très jeune à prendre en mains la rédaction des guides d'alpinisme, dont il a toujours assuré les remises à jour en arpentant les vallées et les cimes du massif. Cette expérience lui a valu d'être nommé administrateur du parc national des Écrins, où il siège depuis plus de vingt ans. Il est membre du Groupe de haute montagne (GHM), chargé durant plusieurs années de la rédaction de sa revue annuelle, *Cimes*. Il est par ailleurs président d'honneur de Mountain Wilderness.



Collection Pellet-Daudet.

« Le mauvais temps faisait partie du voyage. » Au cours de la plus longue traversée d'arêtes effectuée dans le massif des Écrins, par Lionel Daudet et Philippe Pellet, printemps 2004.

REMERCIEMENTS

La Saga des Écrins n'aurait pas pu être menée à terme sans la collaboration amicale et spontanée de nombreux acteurs de toutes les générations, qui ont apporté leur pierre à l'édifice, leur expérience d'une grande course ou d'une vie entière sur ces cimes :

Bernard Amy, Louis Audoubert, Valérie Aumage, André Bertrand (†), Pierre Bouilloux, Jean-Michel Cambon (†), Guy Charignon, Toni Clarasso, Sébastien Constant, Guy Cortial, Serge Coupé (†), Lionel Daudet, Claude Dautrey, Hervé Dégonon, Bernard Francou, André Giraud (†), Pierre Girod (†), Arnaud Guillaume, François Guillot, Bernard Héritier, Pascal Junique, Jacques Kelle, Jean-Claude Marmier (†), Jean-Louis Mercadié, Christophe Moulin, André Parat, Philippe Pellet, Raymond Renaud, Robin Revest, Bruno Soleymieux, Martine Turc, Benjamin Védrines.

Une mention particulière à Lionel Daudet, qui m'a fait l'amitié d'écrire une préface à ce livre, dans une « longueur de corde » en commun qui nous a donné l'occasion de mieux nous connaître, ainsi qu'à Jean Schoenlaub, qui, par sa relecture minutieuse du texte et ses suggestions judicieuses, m'a apporté une aide essentielle.

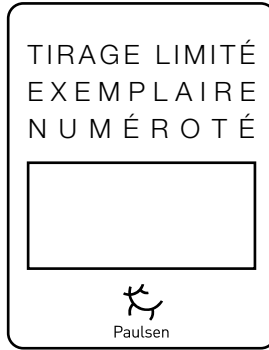
Enfin, merci à Cédric Dentant pour la postface de cette édition, comme une porte grande ouverte sur l'avenir.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
I. LES PRÉCURSEURS	
<i>La conquête du Pelvoux et des Écrins</i>	11
II. WILLIAM AUGUSTUS COOLIDGE	
<i>Une boulimie de sommets</i>	23
III. LA MEIJE DE PIERRE GASPARD	
<i>Le mythe de la « Grande Difficile »</i>	31
IV. DE GARDINER À ZSIGMONDY	
<i>La réussite des « sans guide »</i>	41
V. AUGUSTE REYNIER DANS LES ÉCRINS	
<i>... et une seconde génération de guides</i>	51
VI. MAYER-DIBONA, CORDÉE MYTHIQUE	
<i>Du nouveau à la Meije et au Dôme de Neige</i>	61
VII. LES FRÈRES VERNET	
<i>Une histoire d'amour pour la Vallouise</i>	71
VIII. LES SEPT MOUSQUETAIRES DU GHM	
<i>Les années 1925-1932</i>	81
IX. LA FACE SUD DIRECTE DE LA MEIJE	
<i>Pierre Allain... et les autres</i>	93
X. AILEFROIDE, LA « WALKER DE L'OISANS »	
<i>La cordée Devies-Gervasutti en action</i>	103
XI. MAURICE FOURASTIER	
<i>Les dents longues d'un conquérant</i>	113
XII. ANNÉES DE GUERRE	
<i>Écrins, zone occupée... par les « terribles Niçois »</i>	123
XIII. QUATRE GUIDES À LA RELANCE	
<i>De Lucien Amieux à Victor Chaud</i>	133
XIV. LES « DERNIERS GRANDS PROBLÈMES »	
<i>Face nord du pic Sans Nom et autres amusements</i>	145

XV. UNE CITADELLE NOMMÉE L'OLAN	
<i>Couzy-Desmaison, cordée de choc</i>	155
XVI. LES SURDOUÉS DU BRIANÇONNAIS	
<i>Retour à la Meije avec Raymond Renaud</i>	165
XVII. LE CLAN DES MARSEILLAIS	
<i>Les « bébés Ramond » à l'œuvre</i>	177
XVIII. PIERRE CHAPOUTOT	
<i>L'imagination au pouvoir</i>	187
XIX. L'ÈRE DES DIRECTISSIMES	
<i>À l'âge d'or du terrain d'aventure</i>	197
XX. LA MAGIE DES HIVERNALES	
<i>« Sybarites s'abstenir »</i>	207
XXI. GRANDES GOULOTTES GLACIAIRES	
<i>La révolution du piolet-traction</i>	217
XXII. DU GLOBAL AU LOCAL	
<i>Les petits princes des vallées</i>	227
XXIII. L'ESCALADE MODERNE S'INVITE AUX ÉCRINS	
<i>La deuxième vie de Jean-Michel Cambon</i>	237
XXIV. EN SOLO DANS LES GRANDES VOIES	
<i>Les enchaînements de Christophe Moulin</i>	247
XXV. LES NOUVEAUX AVENTURIERS	
<i>Tradition et modernité</i>	257
XXVI. LA LIGNE D'HORIZON DES ARÊTES	
<i>Enfiler les sommets comme des perles</i>	267
Postface	277
Biographie de l'auteur	283
Remerciements	285

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés de 1 à 1 000



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en janvier 2021
Dépôt légal : février 2021
ISBN : 978-2-35221-325-3

François Labande

La Saga des Écrins

Les Écrins sont un Himalaya au cœur des Alpes, le dernier espace de « *wilderness* », où alpinistes et randonneurs peuvent mettre leur pas dans ceux des pionniers. C'est l'histoire de ces pionniers que raconte François Labande, une histoire qui débute par l'ascension du premier grand sommet du massif, le Pelvoux, en 1828, puis épouse l'évolution de l'alpinisme. De cimes vierges en faces redoutables, en été puis en hiver ou en solitaire, l'auteur survole des sommets aux noms glaçants et attirants : Meije, Olan, Doigt de Dieu... Ailefroide.

François Labande, montagnard engagé, a fondé la section française de Mountain Wilderness. Écrivain, il a publié de nombreux topo-guides et des ouvrages de réflexion sur la pratique de l'alpinisme et la protection des grands espaces libres de la montagne. La Saga des Écrins, publiée pour la première fois en 2014, est devenue l'ouvrage de référence sur le massif le plus sauvage de France.

Illustration de couverture :
La face sud de la Meije par Jean-Marc Rochette.

25 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com